

• JEUNESSES

## OnlyFans, Mym... Ces réseaux sociaux où des jeunes font commerce de leur vie sexuelle

Photos dénudées, vidéos... Sur fond de précarité, des jeunes femmes vont sur ces sites pour monétiser des images de leur corps, dans l'espoir d'arrondir leurs fins de mois. Un commerce peu lucratif et risqué.

Par Margherita Nasi

Publié le 23 septembre 2022 à 06h00 • Mis à jour le 23 septembre 2022 à 08h07

• Lecture 7 min.

Article réservé aux abonnés



CELIA CALLOIS

Bonnie est son pseudo. Elle a 19 ans, deux vies, et deux numéros de téléphone. Le premier est communiqué à sa famille ou à ses camarades, inscrits comme elle en double licence lettres et informatique, à Paris. Le second est réservé à ses clients, qu'elle rencontre sur le réseau social Mym, où elle se présente comme « *petite étudiante sexy* ». « *J'aime être choyée. Vends nues, vocaux, vidéos, sexting...* », indique-t-elle dans sa « bio ».

Créé en 2019 à Lyon, Mym, réseau social acronyme de « *Me. You. More* », recense 9 millions d'utilisateurs et draine une réputation sulfureuse, à l'instar de son équivalent britannique, OnlyFans, également présent en France. Lancé en 2016, ce dernier revendique plus de 200 millions d'utilisateurs. Ces plates-formes, dont le nombre d'utilisateurs ne cesse de croître, permettent à des créateurs de contenus (images, vidéos...) de générer des revenus directs par le biais de leurs abonnés, qui paient pour accéder à leur compte. L'abonnement à un compte est facturé entre 5 et 50 euros par mois sur OnlyFans, qui prélève 20 % de commission sur toutes les transactions. Alors qu'elles ne sont pas uniquement consacrées au sexe, OnlyFans ou Mym regorgent de contenus érotiques et pornographiques payants.

**« Je ne rends de compte à personne »**

Bonnie a commencé à vendre des photos érotiques sur Mym en janvier 2021. « *On était confinés, je ne trouvais pas de boulot étudiant, mes parents m'aident juste pour mon loyer, je devais me débrouiller pour le reste...* » L'étudiante parisienne avait découvert l'existence de ce site au hasard d'une conversation sur Instagram. « *J'ai tout de suite accroché. Ce que j'aime bien, c'est que je suis ma propre patronne, je ne rends de compte à personne* », déroule la jeune femme. Bonnie vend chaque vidéo entre 60 et 75 euros, et ses photos entre 5 et 10 euros. Sur Mym, elle gagne entre 70 et 200 euros par mois. « *Ces plates-formes sont souvent critiquées, car elles banalisent le recours au travail du sexe. Pour moi, leur popularité s'explique par la hausse du coût de la vie, notamment pour les étudiants. Contrairement aux jobs traditionnels, ces réseaux sociaux offrent une grande flexibilité en termes d'horaires. Et niveau pénibilité du travail, je trouve que c'est moins dur que les métiers de la restauration* », assume Bonnie.

**Lire aussi** | [OnlyFans, Pornhub... Le monde bancaire régulateur de facto de l'industrie pornographique](#)

Une fois abonnés à un compte, les utilisateurs (les « fans ») peuvent engager des conversations et faire des demandes de contenus personnalisés aux créateurs, qui peuvent accepter en proposant un prix. « *Ce qui rapporte de l'argent aux créateurs, ce ne sont pas les abonnements, mais les demandes personnalisées* », précise Claire Ferrero, consultante en sexualité, qui anime sa chaîne d'éducation à la sexualité sur Twitch. Elle raconte qu'à l'origine, OnlyFans a été investi par les acteurs de l'industrie du porno, qui y voyaient un moyen de gagner de l'argent en parallèle des tournages : « *Les performeurs y ont pu dicter leurs propres conditions de travail et avoir plus d'autonomie financière. Depuis 2020, la communauté a évolué. OnlyFans a été cité dans une chanson de Beyoncé, et la plate-forme a élargi son public, notamment pendant les confinements.* »

**« Ce n'est pas du tout un nouvel eldorado. C'est un investissement énorme. Pour dégager ne serait-ce qu'un smic, il faut y passer toutes ses journées » – Noémie, 25 ans**

Impossible de recueillir des chiffres, de la part de Mym ou d'OnlyFans, sur le nombre de personnes qui s'adonnent à ces pratiques – d'autant que ces réseaux regroupent aussi d'autres types de contenus non sexuels. Ni d'obtenir le nombre d'utilisateurs en France. Mais lorsqu'il se rend sur les campus, Jérôme André, directeur de HF Prévention, une association qui réalise de la prévention santé en milieu étudiant, entend beaucoup parler de ces nouvelles plates-formes. « *Le coût de la vie augmente, trouver un travail compatible avec les études est difficile... Je vois beaucoup de jeunes qui commercialisent leur vie sexuelle sur Mym ou OnlyFans afin de s'offrir un restaurant de temps en temps ou bien carrément payer leur loyer. Il y a ceux qui le vivent bien, ceux qui le vivent mal, ceux qui basculent ensuite sur du non virtuel.* »

Pour Claire Grangeaud, formatrice pour l'Amicale du Nid, une association qui accompagne les personnes en situation de prostitution, ce recours aux plates-formes s'apparente à « *une forme de prostitution qui n'est pas nommée* ». Frédéric Boisard, porte-parole de la Fondation Scelles, une structure qui combat l'exploitation des personnes prostituées, va plus loin, en affirmant que ces plates-formes participent d'une « *glamourisation de la prostitution* ». « *Beaucoup de jeunes ont le sentiment qu'Internet les protège et qu'ils peuvent s'organiser de façon invisible... Ils restent convaincus que ce sera juste un passage éphémère dans leur vie. Mais il faut faire attention, on peut facilement se faire repérer par des proxénètes sur ces plates-formes* », indique Claire Grangeaud. Son association forme actuellement son personnel à l'utilisation des réseaux sociaux pour pouvoir organiser des « *maraudes virtuelles* » et adresser des messages de prévention aux internautes. « *OnlyFans, assimilé à un outil branché, prétendument inoffensif, encourage, voire rend populaire, le recours à la pornographie et à la prostitution* », alerte Claudine Legardinier, auteure de *Prostitution : une guerre contre les femmes* (Syllepse, 2015).

## Des plates-formes de l'intime

Amar Protesta balaie d'un trait cette vision des choses. Cette trentenaire, porte-parole du Strass, syndicat du travail sexuel, a eu recours au travail du sexe pour payer ses études, d'abord en classe

préparatoire littéraire, puis à l'université, où elle a obtenu deux masters. *« Le travail sexuel a été un levier économique majeur dans ma vie : j'ai pu manger correctement tout en suivant une formation très exigeante. »* Si elle n'a pas connu ces nouvelles plates-formes de l'intime, elle voit de plus en plus de travailleuses du sexe exercer en ligne, que ce soit sur OnlyFans, Mym, Vends-ta-culotte ou des sites de « cam » (vidéos pornos amateur). *« Arrêtons d'avoir une approche sensationnaliste avec le travail du sexe, en s'apitoyant sur ces pauvres étudiants qui vendent leur corps. Cette attitude conduit des personnes qui sont déjà fragiles à se dissimuler. Soyons pragmatiques, en abordant le travail du sexe non pas comme un problème mais comme la réponse à un continuum de pressions et de contraintes, et intéressons-nous aux conditions de travail. »*

**Lire aussi :** [Le « caming », ou sexe virtuel, ne relève pas de la prostitution, selon la Cour de cassation](#)

Elles sont moins reluisantes que le tableau idyllique dressé par quelques figures médiatisées, à l'instar de Nathalie Andreani. L'ancienne candidate de télé-réalité (« Secret Story ») assure être devenue millionnaire en un claquement de doigts grâce à ces nouvelles applications. Un leurre selon Noémie (le prénom a été modifié), 25 ans, qui aide une copine dans la gestion de son compte OnlyFans : *« Ce n'est pas du tout un nouvel eldorado. Il faut faire des shootings, investir les réseaux sociaux pour faire la promotion de sa page, répondre aux demandes personnalisées... c'est un investissement énorme, pour un retour qui est loin d'être assuré. Pour dégager ne serait-ce qu'un smic, il faut y passer toutes ses journées. »*

Ayri (il s'agit de son pseudo), 20 ans, s'est inscrite sur Mym il y a deux ans. Elle étudiait alors l'histoire de l'art à Nice, et a découvert ce réseau social par le biais de jeunes youtubeurs. *« Mes parents m'aident financièrement, mais j'avais envie de me payer des loisirs »,* explique celle qui commence par poster des photos en lingerie, pour ensuite passer à du contenu pornographique. Un exercice qu'elle trouve très chronophage : *« Rien que pour un shooting, si on veut avoir un résultat correct, entre le décor, le cadrage, l'éclairage, le maquillage, il faut compter cinq heures. Il ne faut pas s'imaginer qu'on gagnera des milliers d'euros en quelques minutes. »* Les utilisateurs abonnés à son compte paient 20 euros par mois, et elle vend, en plus, ses vidéos personnalisées pour une cinquantaine d'euros. Les prix grimpent si elle montre son visage. Pas de quoi devenir riche : à la fin, elle gagne en moyenne 100 euros par mois. *« A trois reprises, j'ai eu des rapports sexuels en réel, parce que j'étais vraiment en galère et que je m'entendais bien avec les hommes en question. Comme la plate-forme s'est démocratisée, les prix se sont nivelés vers le bas. Je vois des jeunes vendre du contenu pour 5 euros, et les clients finissent par penser que c'est normal. »*

## Des contenus parfois détournés

Sur Twitter, Bonnie a créé des « groupes de soutien » pour échanger sur les conditions de travail sur les plates-formes. Elle met en garde les jeunes qui viennent de s'y inscrire sur les risques d'« atteinte de soi », les dangers d'« accepter des prix trop bas »... Et c'est sans compter la possibilité d'être repérée par des proxénètes, d'être victime de harcèlement en ligne... Des spirales potentiellement destructrices pour des jeunes femmes.

Le collectif Stop Fisha, spécialisé dans la lutte contre le cyberharcèlement, accompagne de plus en plus de cybertravailleurs du sexe. *« Il s'agit de jeunes séduits par la facilité d'utilisation de ces plates-formes. Sauf qu'il arrive que des contenus soient détournés, et ensuite rediffusés sur les réseaux sociaux »,* explique Rachel-Flore Pardo, cofondatrice de cette association qui lutte contre les violences sexistes. *« Beaucoup de jeunes ne se rendent pas forcément compte que se lancer dans n'importe quel type de travail du sexe, qui plus est sur Internet, implique que cette activité les suivra toute leur vie, ce qui signifie à terme se fermer certaines portes »,* souligne la consultante en sexualité, Claire Ferrero.

Cléo Deschamps (il s'agit de son pseudo), 29 ans, s'est inscrite début 2021 sur Mym, où elle vend des vidéos érotiques. Aujourd'hui, elle est régulièrement sollicitée par des connaissances qui souhaitent se lancer sur ces plates-formes. *« La plupart ne veulent pas montrer leur visage, croyant pouvoir faire leur business dans leur coin, sous pseudo. Mais il faut partir du principe qu'un jour ou l'autre, les gens seront au courant. »* Elle se dit surtout inquiète de voir des jeunes se lancer sur ces réseaux sociaux de l'intime sans que ce soit « un peu un plaisir pour eux ». *« Ceux qui viennent me voir pour des conseils sont dans le besoin, ils sont à la recherche d'une solution pour se faire rapidement de l'argent. Je les fais*

*déchanter : monter sa communauté, c'est un travail compliqué. Exposer son corps, ce n'est pas anodin, et cela peut être dévastateur si on n'y est pas préparé. »*

**Margherita Nasi**